



je suis favela collectif

ANACAONA



je suis favela

collectif

Dossier de presse

ANACAONA
EDITIONS

Une nouvelle production littéraire brésilienne des éditions anacaona : des courtes fictions, des articles de presse, des photographies.

Une nouvelle production littéraire brésilienne

22 courtes-fictions comme des courts-métrages littéraires

Désillusion, explosion de violence, dénonciation sociale ...

Voyage à l'intérieur des favelas, bien profond. Laveurs de pare-brises, vendeurs ambulants, bandits, policiers corrompus, zonards, «désosseurs» ou prostituées, quand d'autres vendent leur rein...la situation est explosive.

La favela apparaît sous un visage inédit : vue sur la colline, ses débrouilles et ses légendes. Tour à tour réalistes, ironiques ou désespérantes, ces histoires révèlent son quotidien.

22 courtes-fictions organisées en 3 parties :

Partie 1 : Les enfants sont comme ça

Sur le dessin d'un petit garçon, une baraque et sa mère. Pour l'instant son monde s'arrête là. Du bleu et du marron. Paisibles. Le rouge, les larmes et les gros traits noirs, ce sera pour les autres, ceux qui ont survécu. Sur la rédaction d'une plus grande : «Je veux tuer mon beau-père».

Partie 2 : Une balle et point barre

L'appât des gros sous ou juste la volonté de s'en sortir mènent parfois au même endroit. L'innocence est derrière, la fin proche.

Du haut en bas de l'échelle, pas de justice, pas de morale. Quand les gros calibres règlent leurs comptes, les respirations se coupent.

Gare aux coups bas....

Partie 3 : Je suis la survie

Refusés, écartés, bannis. Qui sont ces hommes et ces femmes à l'estomac nié et aux existences dédaignées ? A la recherche d'un uniforme, d'une fonction, d'un équilibre. Chaque figure révèle le rien ou le peu à faire. Vivre favela, c'est survivre.

ouvre un peu les yeux, le ghetto c'est de la folie, le ghetto déborde de culture, mais y rester limité, c'est aider l'élite à accomplir son plan, les pauvres par ici, et les êtres humains par là (Terre de méchanceté)

Une fiction augmentée comme un documentaire

60 pages d'articles de presse et d'entretien.

Après l'immersion, l'analyse. Par leur hauteur de vue, ces quatre articles dévoilent les causes de l'apparition de deux mondes. Dos à dos, ils se partagent les mêmes villes mais sont séparés par une longue histoire d'abandon et une politique de répression. Leurs seuls relais : la police et les médias. Quand l'un tape, se défoule et protège les intérêts des plus riches, l'autre excite la peur, justifie la violence et promeut sa camelote. Le système est rodé.

Mais croire la misère sans futur, c'est un leurre qui est en train de tomber. Symptôme d'une césure profonde, la culture favela éclot sur ses ruines, parle et attaque fort le dialogue.

4 grands articles dont :

«**Du ciel à l'enfer**» : Un article sur le « 11 septembre carioca ». Nilo Batista, président de l'Institut Carioca de criminologie, dénonce la boucherie implacable qui entoure le commerce de détail des drogues. Kenarik Felipe, référence en matière de droits de l'homme au Brésil, martèle : pour elle, l'État brésilien continue à tuer beaucoup trop.

«**Favela exécrée, favela exaltée**» : Ivana Bentes analyse le discours des médias, schizophrènes dans leur représentation du jeune favelado. Carlos Palombani s'insurge pour la défense du funk carioca : « *Qui, dans la musique brésilienne, ose parler ainsi ?* ». Enfin, l'anthropologue Hermano Vianna l'affirme : sur la scène culturelle, la périphérie prend le pouvoir.

Pendant les Jeux Panaméricains, ils ont tué 60 personnes dans la favela do Alemão. 19 le dernier jour, et les autres avant. Pendant les Jeux Olympiques, combien en tueront-ils ? (Du ciel à l'enfer)

Ils sont Favela mais pas muets

Les auteurs

Comme des diables, neuf écrivains sortent de leur boîte. Ils sont favela mais pas muets. Leurs écrits sont effrayants de défiance : plaidoyer, appel, fable, verve, conte, apostrophe... et gardent en eux l'aura du témoignage brut.

Engagés, dissidents, confirmés ou débutants : la parole leur est donnée. Le micro au gars louche, le stylo au rescapé. Le vocabulaire utilisé ici n'est pas poli et inquiet.

Prendre la température, toujours se brûler, voilà le décor.

Les confirmés : João Luiz Anzanello Carrascoza (**Là-Haut**), Marçal Aquino (**Tonton**) et Marcelino Freire (**Résidence Solar dos Principes**, **Ligne de tir**, **Nation Zumbi**) ont reçu le Prix Jabuti, plus haute distinction littéraire brésilienne. Ronaldo Bressane (**Nerfs d'acier**).

Marcelino Freire inverse l'ordre des choses, trouve des sorties et des associations impressionnantes, surprend et frappe. Ses nouvelles sont visuelles, acides et lyriques, critiques et poétiques, orales et sonores.

Marçal Aquino a eu trois de ses romans adaptés au cinéma. Sa prose est marquée par une grande tension. De ses pages explosent tout un sous-monde, une frontière, les relations compliquées, les douleurs urbaines.

Les pionniers et les piliers de la littérature marginale : Ferréz (**Cœur de mère**, **Liberté**, **Bus blanc** et **Terre de méchanceté**) et Buzo (**Tentation**, **Putá oui**).

Ferréz se qualifie lui-même de terroriste littéraire. Auteur du magistral *Manuel Pratique de la Haine*, il signe ici plusieurs courtes-fictions. Il dresse la genèse d'actes de désespoir, salue ses amis disparus et laisse pleinement éclater son talent.

Buzo se décrit quant à lui comme un suburbain convaincu. Il raconte les légendes des favelas, ces histoires qui font son identité.

La nouvelle vague brésilienne, jeune, impertinente, talentueuse, et marginale : Victoria Saramago (**EscoBar**), Rodrigo Ciriaco (**J'suis qu'un ouf**, **Un étranger dans le conduit**, **Un nouveau jouet**, **Cervelle frite**), Sacolinha (**Yakissoba**, **L'élève qui voulait sécher une heure de cours**, **Dégradation**).

Victoria Saramago est étudiante. À 25 ans, elle signe sa première fiction publiée.

Rodrigo Ciriaco : à tout juste 30 ans, ce prometteur conteur est également professeur dans une école publique d'une périphérie pauvre de São Paulo. Ses écrits sont directement inspirés de son quotidien : brefs, tendus, chargés en émotion.

Sacolinha ou l'écrivain des favelas qui tente de vendre ses livres dans la rue. La faim le courbe peu à peu. Il est l'arbre qui cache la forêt, le porte-parole d'un peuple qui n'intéresse personne.

Eric Garault :

ce photographe né à Paris mène en parallèle un travail de portraitiste et de reporter. Sa découverte du pays auriverde en 2000 marque un tournant décisif dans son travail.

Ses photos viennent illustrer ce livre-témoignage, sans porter atteinte à l'imaginaire propre à la lecture.



Il fallait des haut-parleurs, ce livre en est un

Quelques courtes-fictions

Un étranger dans le conduit Rodrigo Ciriaco

Ciriaco nous emmène dans la salle des profs — et ils n'en peuvent plus. Blasés, impuissants, découragés. Assis sur un baril de poudre, le moindre évènement et c'est l'étincelle. Justement : il y a eu un accident et... l'un d'eux est blessé. Sans chercher à comprendre, branle-bas de combat. Jusqu'au ridicule. Comme dans La métamorphose de Kafka, la cruauté des uns est révélée par la peur qu'ils ont de l'autre.

Résidence Solar dos principes Marcelino Freire

A force de voir les catastrophes des favelas par l'intermédiaire du petit écran, le centre tremble. Marcelino Freire renverse la vapeur. Cinq gars des quartiers pauvres avec une caméra braquée sur un immeuble bourgeois : louche.

Nerfs d'acier Ronaldo Bressane

Avoir le frigo vide et la table bancal jusqu'à la folie. Manquer de fer. N'être qu'une bouche, sans métier, sans qualité. Se laisser aspirer. Tourner en rond, ressasser la faim. Lorsque le crâne est à peine irrigué, les questions métaphysiques prennent une autre tournure.

Liberté Ferréz

De retour de prison, un homme s'aperçoit qu'il a fait son temps. Terreur vieillie, que lui reste-t-il ? Famille disparue, amis indifférents. Retour au rien, tu parles d'une liberté...

Terre de méchanceté Ferréz

On s'arrête là. On se pose et on admire la bombe. Pour l'instant, ça explose, et la charge est lourde. Historique, politique, économique, sanitaire, personnelle, scandale à tous les étages. C'est une fin en apothéose de la honte.

**J'sais pas lire, j'sais pas écrire. Compter ? Compter, bien sûr que je compte !
J'travaille avec du cash. (J'suis qu'un ouf)**

La littérature marginale

La littérature marginale est faite par les minorités, raciales ou socioéconomiques, en marge des nerfs centraux du savoir et de la grande culture nationale, avec son langage, ses histoires, sa façon de raconter le Quartier.

C'est une littérature de rue, une littérature populaire avec du sens, un principe, un idéal : honorer ce peuple qui a construit ce pays sans jamais recevoir sa part. Le talent littéraire est mis au service d'une cause politique ou sociale – accroître la capacité critique du public, revendiquer, construire un futur meilleur.

Les éditions Anacaona : Des histoires la rage au ventre

Ce qui me séduit dans la littérature marginale ?

Cette association de dialogues de la rue, d'écriture tout à la fois romanesque, documentaire et émotionnelle. La construction mûrement réfléchi ne laisse rien au hasard.

Pourquoi des illustrations ?

Car je souhaite adapter les livres à notre mode de vie actuel, nous, les mégalo-politains de la génération hip-hop et graffiti. Renouer le lien entre culture urbaine et littérature. Retrouver nos jeunes lecteurs de la rue. C'est pour cela que les livres Anacaona sont illustrés par des jeunes artistes : modernes, graphiques, ils sont ancrés dans la réalité brute de notre quotidien.

Paula Anacaona, février 2011

**Ecole primaire : incomplète, bonne apparence : même pas la peine d'y croire,
âge : pas celui qu'il faut, papiers : aucun en règle, famille amis importants ou
influents : autant oublier. Arilton était une île entourée de zéros de toutes
parts. (Nerfs d'acier)**

Un mode de distribution indépendant

Je suis Favela est vendu essentiellement sur Internet.

Refusant « l'opportunité qui n'arrivait jamais et qui viendrait de l'extérieur », nous avons pris le parti de nous distribuer de manière autonome, en nous inspirant des circuits de distribution indépendants brésiliens.

Les auteurs Buzo, Rodrigo Ciriaco, Sacolinha, Ferréz, pour ne citer qu'eux, se sont regroupés dans un système associatif, la Cooperifa, et refusent volontairement d'être associés aux circuits de distribution classiques.

**L'important, c'est pas combien on vend, c'est qu'on parle ;
l'important c'est pas comment on fait pour publier,
c'est qu'on publie.**

Cette totale indépendance permet d'exister, d'innover et d'offrir plus aux lecteurs :

- Des articles et des vidéos sur la favela
- Des interviews des auteurs, des extraits en ligne
- Un relai sur les réseaux sociaux
- Une disponibilité en ebooks sur l'iPad
- Et bien entendu vente en ligne sur www.jesuisfavela.fr

Contact Presse :

Paula Anacaona - 06 01 18 86 96 - contact@anacaona.fr

220 pages

24 photographies d'Eric Garault

19 euros

Parution : Mars 2011



www.anacaona.fr